

26 août 2021

Sur la terrasse, en étendant le linge au soleil, Jacqueline me parle de sa lecture du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile. Nous parlons notamment de Josette Schmelzle, dernière patronne d'une usine de soie à Saint-Julien.

Je n'ai pas fait du tissage à proprement parlé. J'ai vu tisser, j'ai entendu les conseils et explications avec mes parents, j'ai aidé, je peux raconter quelques souvenirs.

Au début, une famille pouvait vivre avec deux métiers à tisser chez elle.

Lorsque les usines devaient beaucoup produire, elles donnaient du travail aux tisseurs à domicile. La demande était très fluctuante. Pour les tisseurs à domicile, il fallait parfois frapper à la porte des usines pour demander du travail ou aller chercher des commandes directement dans les villes alentours. Les parents de ma mère avaient une usine de cardage de laine, dans le Nord à Roubaix, l'usine Cau. Le père de mon père était tisseur à domicile à Saint-Julien, sa mère est décédée lorsqu'il était jeune.

Moi, je suis née Oriol, en 1942, à Saint-Julien, à la maison de retraite - qui était l'hospice et la maternité avant. À la fin de la guerre, avec mes parents, nous sommes allés vivre à Paris car mes grands-parents maternels avaient une maison en face du stade de France. Je me rappelle qu'enfant je montais sur un tabouret pour voir les voitures arriver au stade.

Quand nous sommes revenus à Saint-Julien, j'avais à peu près 10 ans, je devais être en CM1. Mes grands-parents de Paris ont veillé à ce que je poursuive mes études, ce sont eux qui ont convaincu mes parents de me mettre en pension à Saint-Étienne.

Josette, elle a commencé avec un atelier personnel. Elle avait un atelier près de l'ancienne école. Son atelier avait 6 ou 8 métiers.

Dans mes souvenirs, le père de Josette et Guy n'était pas tisseur mais paysan. Dans les fermes, les femmes n'allaient pas forcément travailler aux champs. Elles complétaient les revenus de la famille en travaillant à l'usine, celles qui venaient des villages alentours étaient au dortoir la semaine.

Josette est devenue ouvrière jeune. Les filles devenaient souvent tisseuses à l'époque, cela permettait d'avoir une paie.

Beaucoup de femmes travaillaient dans des conditions difficiles. Tu pouvais être mère et emmener ton bébé à l'usine. Josette m'avait expliqué que sa mère l'emmenait à l'usine dans un grand panier, une sorte de couffin. Elle la posait à côté des métiers, sur les balles de soie.

Dans le livre, il y a un portrait de Josette et une citation « J'aime les gens avec qui je travaille et je viens travailler sans peine », il faut reconnaître qu'elle était passionnée par son travail. Josette travaillait avec le sourire, elle connaissait tous les postes de travail nécessaire au fonctionnement de l'usine.

Avec Paul, son mari gareur, ils ont remis en route l'Usine Perrier.

Moi, petite j'ai pas eu à faire grand-chose. La seule chose que je savais faire c'était faire les canettes, le canetage en somme, et la visite des coupes. Je le faisais pendant les vacances pour aider mes parents. Les gestes se transmettaient de génération en génération.

En 2003, Josette avait plus de 70 ans, donc elle a dû partir à la retraite. Ça aurait pu continuer un peu, Josette travaillait de la haute gamme. Par exemple, j'ai des petits bouts de tissus qui sont les doublures Chanel. Elle travaillait pour les maisons de Haute Couture. Il n'y avait pas beaucoup de demandes en dehors du luxe. L'industrie était déjà en déclin.

Il y avait une école de soierie à Lyon, mais elle a fermé aussi.

À Saint-Julien, il y avait 4 ou 5 familles qui étaient ce que l'on appelle des « donneurs d'ordre », ces familles, les patrons, donnaient du travail à tous les petits ateliers.

Et pour chaque commande il négociait le prix selon le tissu, le prix de la soie... En principe, les coupes étaient payées au mètre à la livraison.

Mais il fallait faire valoir ses droits, les avantages sociaux sont venus petit à petit. Les patrons avaient monté une fortune mais ils payaient les ouvriers le minimum, même en dessous du minimum. Tout était fabriqué sur place par une main d'œuvre bon marché, sous payée.

Dans les usines, les jeunes filles pouvaient commencer à travailler à 14 ans. L'obligation scolaire était à 14 ans. Le certificat d'études marquait la fin des études pour la plupart des jeunes et l'entrée dans la vie ouvrière.

Il y a eu des révoltes et des discussions entre les travailleurs à domicile et les donneurs d'ordre. La révolte des Canuts, c'est l'exemple à Lyon de ce qui s'est passé pour tous les ouvriers de la région.

Les gareurs étaient des ouvriers précieux, ils détenaient, par leur connaissance des réglages des métiers, les secrets de fabrication des tissus. Les usines, quand elles avaient un bon gareur, cherchaient à le garder en poste.



Quand un ouvrier s'engageait, il travaillait soit pour l'usine Guillier, Payen, Perrier, Blanc, c'étaient les principaux employeurs. En principe, un ouvrier ne changeait pas trop d'usine. Les ouvriers étaient attachés à leur patron, il n'y avait pas les règles d'aujourd'hui pour licencié quelqu'un. Je sais que mes parents ont beaucoup travaillé pour la maison Guillier, mais s'ils s'étaient avisés de travailler pour Blanc ou Perrier, Guillier aurait cessé les commandes. Pour la retraite, il y a eu une période, où quand les ouvriers étaient logés par le patron - les patrons possédaient presque tous bâtiments du village - ils avaient le droit de rester jusqu'à la fin de leurs jours. Ils étaient plus ou moins pris en charge une fois qu'ils ne pouvaient plus travailler à l'usine. Et il y avait aussi l'hospice. Sinon c'étaient les enfants qui prenaient la relève des parents. La prise en charge sociale s'est mise en place avec le développement du syndicalisme. Ça, je l'ai vu étant enfant.

Chez les artisans, en règle générale celui qui était déclaré, c'était le chef de famille. Après, si il faisait travailler sa femme et/ou ses enfants, il ne les déclarait pas forcément. Les ouvrières étaient assez invisibilisées. Il n'y a pas beaucoup de traces des femmes dans les archives. Pourtant c'étaient souvent les femmes qui géraient le budget de la famille. Selon ce que leurs maris leur donnaient, les femmes pouvaient s'en sortir plus ou moins bien avec les enfants. Beaucoup d'ouvriers gardaient une partie de leur paye pour leurs loisirs, et dans les bistrot tu ne voyais pas beaucoup de femmes. C'était un mode de vie très collectif. Le travail rythmait la vie du village et permettait de créer des liens sociaux, les ouvriers se retrouvaient, après une journée à l'usine, au bistrot pour jouer à la belotte. Il y avait une forte mentalité ouvrière.

Le revers de cette convivialité, pour les femmes, c'était que tu étais connue de tous. Les jeunes filles en particulier, elles étaient surveillées, si quelqu'un les voyait aux bras d'un garçon les rumeurs allaient bon train. Les consignes étaient d'attendre le mariage avant de faire quoique ce soit. L'église imposait des règles, et un mode de vie très traditionnel. Beaucoup de filles mères se faisaient jeter de chez elles.

Sur beaucoup de photos, sauf les photos de cérémonies ou de fêtes, les femmes portent le tablier ou la blouse. Il y avait la vie en usine et la vie dans les fermes. Et certaines femmes, en particulier dans les fermes environnantes, ne s'asseyaient pas à table avec les hommes, elles servaient le repas des hommes mais ne soupaient pas avec eux, après ça je l'ai entendu dire. Parce qu'avec les usines, la population ouvrière a augmenté mais il fallait aussi ravitailler le village, donc le nombre de fermes aux alentours était conséquent. Les filles qui ne peuvent pas faire le travail dans les champs sont envoyées à l'usine. Ces filles restaient dans les dortoirs des usines la semaine et rentraient le dimanche car il n'y avait presque pas de transports. Les voitures ont commencé à se vulgariser après la deuxième guerre mondiale. Mon père avait un cousin qui avait une ferme, ils apportaient le lait dans des biches, des gros bidons - conservés au frais dans des bacs remplis d'eau de source - dans un petit chariot qu'ils poussaient à bras. L'électrification du village et l'eau courante, c'est venu dans le courant du 20ème siècle. On n'imagine pas à quel point les choses ont changé.

Je crois que Paul a commencé à travailler chez Perrier en remplacement, après un départ à la retraite. Josette et Paul, ont réussi à devenir patrons par un concours de circonstances, peu d'ouvriers y arrivaient. Les enfants Perrier ne voulaient pas reprendre l'usine. Progressivement, à la fermeture de l'usine, Paul et Josette ont pris la relève de Mr Perrier.

Paul et Josette ont dû retrouver des donneurs d'ordres et des fournisseurs qui travaillaient avec Mr Perrier. Josette aimait beaucoup la fille Perrier, Marguerite Perrier.

L'ancienne usine Perrier a gardé son nom parce que Paul et Josette louaient les murs. Dedans, c'étaient les tissages Schmelzle mais le nom de Perrier a gardé le dessus.

Quand Josette a arrêté à son tour, elle n'a pas réussi à vendre ses métiers et son matériel. Toutes les usines avaient fermé. Les machines ont fini à la casse.

Aujourd'hui habiter en campagne regagne de l'intérêt. Beaucoup de personnes qui habitent Saint-Julien travaillent à Saint-Étienne, à Annonay ou à Lyon. Pierre a travaillé toute sa vie chez Total à Feyzin, il faisait l'aller-retour tous les jours mais il a choisi de rester ici.

28 août 2021

Au petit-déjeuner, entre le crissement du couteau à beurre sur le pain grillé et la vapeur de la machine à café, Jacqueline raconte.

Au départ, mon grand-père était boulanger à Saint-Étienne, je ne sais pour quelle raison, il a déménagé à Saint-Julien et il s'est mis à tisser. C'était le métier du pays. Mes parents sont venus rejoindre mon grand-père -le père de mon père- qui avait une grande maison. Mes grands-parents maternels avaient une usine de cardage de laine, l'usine Cau à Roubaix.

Quand les gens allaient au café c'était plutôt en intérieur, il n'y avait pas tellement de terrasses comme maintenant, les gens y allaient pour discuter, jouer aux cartes, certains restaient longtemps, pour beaucoup c'était un verre de vin rouge la boisson. La laiterie, les éleveurs amenaient leurs laits, les laits étaient mis en commun puis distribués dans le village. Il y avait un service de ramassage du lait. Je me rappelle plutôt bien la partie du village où je vivais. Mais les gens venaient bien dans le centre du village.



Le pharmacien faisait tout lui-même, il préparait les médicaments. Au début, il n'y avait pas de docteur à Saint-Julien, il est arrivé à peu près en même temps que le pharmacien. On appelait le Docteur de Bourg, avec le téléphone de la poste et il se déplaçait. Les magasins avaient le téléphone. Sinon, il fallait savoir qu'un voisin ou une voisine en avait un et tu allais demander à téléphoner. Chacun n'avait pas toutes les commodités. Nous, on avait l'eau courante mais toutes les maisons ne l'avaient pas. L'eau courante est arrivée après la guerre. Dans les maisons, on avait un poêle à bois et une cuisinière à charbon, allumée en permanence. Je me rappelle m'être réveillée certains hivers les vitres de la chambre étaient toutes givrées à l'intérieur. Il faisait froid pour sortir du lit.

Beaucoup d'habitants avaient un petit bout de terrain pour cultiver leurs légumes et avoir quelques arbres fruitiers. Des fois, les ouvriers pouvaient cultiver une parcelle sur des terrains appartenant à leur patron. Beaucoup d'ouvriers étaient locataires, et vivaient dans de petits appartements. Les patrons habitaient dans les maisons de maître, il reste encore des châteaux et des domaines.

C'est un mode de vie que l'on peut qualifier à l'ancienne, mais enfin...chaque village était relativement autonome et les gens n'avaient pas trop de raisons de s'éloigner.

Le travail était sur place. Aller à Annonay c'était déjà considéré comme loin ! Les gens ont commencé à avoir des voitures à la fin de la guerre, je me rappelle, étant enfant, mon père devait être un des premiers dans le village à avoir une voiture. On se garait le long de la route. Il frimait un peu. Là où il y a eu des garages, c'étaient des ateliers de 2 ou 4 métiers à tisser avant. Sinon on prenait les cars. Je prenais les cars Mathevet pour aller en pension.

La coopérative de la soie, était une sorte de syndicat de tisseurs à domicile, les artisans se rassemblaient pour défendre leurs droits. Ça leur permettait d'avoir du poids face aux grandes usines. Les tisseurs n'avaient aucun poids seuls. Pour la soie, le mouvement syndical s'est développé à Lyon, pas tellement à Saint-Julien.

L'école, privée ou publique, c'était déjà une sorte de cloisonnement, les deux écoles ne se mélangeaient pas. Et dans les écoles, il y avait l'école des filles et celle des garçons !

D'ailleurs, lors des foires, il y avait des bals organisés à l'hôtel Bruyère et au café Picard pour « faciliter les échanges » entre filles et garçons. Ça ramenait du monde des autres villages alentours.

Pour les femmes, c'était une autre époque. J'ai vu les changements de mœurs. Par exemple, les foulards, Hermès et tout ça, je ne sais pas de quand ça remonte, mais à une époque, une femme sortait toujours avec un foulard. On ne rentrait jamais dans une église sans avoir la tête couverte ou au moins une mantille.

Lorsque les usines ont fermé, certains patrons ont fait faillite, les ouvriers ont été licenciés. Certains magasins ont fermé. Les bâtiments ont été désaffectés, et Saint-Julien a décliné. Après, le seul travail, pour les hommes, c'était à Annonay : l'usine Berliet qui faisait des pièces détachées pour les cars. D'ailleurs, la tôlerie Trouillet s'est ouverte à cette époque, elle faisait des pièces détachées pour Berliet. Cette usine est toujours en activité.

L'usine Trouillet a été créée par Marius Trouillet, qui a eu 4 enfants. Maintenant, il est très âgé, c'est le doyen du village. L'usine a été reprise par ses fils. Se pose un problème de légitimité et de succession, entre les enfants qui ont travaillé à l'usine par rapport à ceux qui ont « juste » hérité des parents.

Le village s'est dépeuplé petit à petit.

Le projet de créer un village d'artiste permettait au territoire de développer l'offre culturelle et le tourisme afin d'attirer de nouveaux habitants, pour que le village ne meurt pas. Le tourisme est une notion assez récente, comme les loisirs, c'est très lié aux transports, ça s'est développé après les années 50. Si tu regardes sur les bulletins municipaux imprimés -maintenant ils sont numériques- il y a une forte vie associative. En vieillissant, beaucoup d'habitants partis du village pour leurs études et leurs carrières reviennent au village. Des maisons de vacances se rouvrent.

Il y a aussi un projet de maison médicale, le Docteur de Saint-Julien va partir à la retraite, il va y avoir un problème d'accès aux soins.

Mais comme je l'ai dit, je ne me souviens pas de tout sur le village, je n'y vivais pas vraiment à l'année.

À notre retour à Saint-Julien, j'ai fait 3 mois à l'école de Saint-Julien, j'étais dans une classe à double niveau mais je m'ennuyais car je savais déjà lire et écrire. Mes grands-parents maternels, de Paris, ont insisté pour que je poursuive mes études. Et j'ai été envoyée à l'internat à Saint-Étienne, je ne revenais que les vacances. Mes parents étaient assez désinvoltes. Ils me déposaient au car puis ils me disaient qu'ils m'enverraient une lettre pour me dire quel week-end rentrer, j'attendais la lettre qui tardait, et au final ils me disaient de rentrer pour les vacances. Les vacances c'était une semaine. Les parents n'avaient pas vraiment de congés.

Les vacances, j'étais bien occupée, je devais surveiller ma sœur et mes trois frères. Nous, les filles, on devait aider en cuisine, aller faire les courses, aider au tissage. À l'époque, l'école nous donnait un petit programme de lecture, à la fin des vacances je n'avais pas eu le temps d'ouvrir un seul livre.

Et l'été, les enfants de la campagne allaient faire les fermes, les vendanges et les moissons. Les dates des vacances étaient calées sur celles des travaux agricoles.

L'école, c'était une libération.

C'était encore un système très patriarcal où plusieurs générations d'une famille vivaient ensemble.



Pour les filles, l'avenir c'était le mariage. Mais pour marier une fille, il fallait une dote ou un trousseau, il ne faut pas croire que ça n'existait pas. Certaines travaillaient à l'usine pour constituer leur dote. Et puis, après le mariage, impossible de divorcer. Souvent, une fille qui ne se mariait pas devait aider dans la maison familiale et prendre en charge la famille. Pour les garçons, certains entraient dans la vie religieuse ou dans l'armée.

D'ailleurs, le 25 novembre, tu as la Sainte-Catherine, la fête des vieilles filles. Les filles mariées de plus de 25 ans revêtaient une coiffe à l'occasion de la fête du village pour indiquer qu'elles n'étaient pas mariées. Il y avait beaucoup de vieilles filles, mais ce n'est pas seulement lié à la question de la dote et à la vie en usine, il y a aussi eu la guerre. Beaucoup de jeunes femmes étaient fiancées et se sont retrouvées veuves.

Moi, j'ai fait des études et j'ai quitté le village. J'ai fait en sorte de me prendre en charge toute seule. Je ne regrette pas, avoir une autonomie financière c'est important.

Sinon les patrons embauchaient souvent les enfants de leurs ouvrières, après leurs 14 ans. Il fallait être recommandé par un instituteur et décrocher des bourses de l'état pour continuer au-delà du certificat d'études. Une fois à l'usine, la formation se faisait sur le terrain, aux canetières les premières semaines, puis au tissage, à l'ourdissage...

19 septembre 2021

Les journées du Patrimoine à l'Usine Perrier – Schmelzle. Delphine Gaud et Franck Besson sont les actuels propriétaires du lieu. À l'occasion des journées du Patrimoine, ils ouvrent les portes de l'ancienne usine et organisent des visites guidées. Delphine et Franck ont conservé certaines parties de l'usine en état, ils invitent des artistes à investir les lieux en exposant leur travail.

Delphine

Pour moi c'est important de participer à ces journées du Patrimoine parce que le sujet me tient à cœur. Et parce que c'est un lieu qui a été habité principalement par une majorité de femmes qui étaient au travail. Il y avait très peu d'hommes, il y avait un gareur, qui réparait et réglait les machines, et un régisseur qui surveillait techniquement l'avancé du travail. Mais il y a eu jusqu'à 150 ouvrières dans cette usine. Et à la fin, elle s'est arrêtée de fonctionner en 2003, il y avait une quinzaine d'ouvrières. Mme Schmelzle la gérante travaillait beaucoup avec les grands couturiers lyonnais, parisiens... elle avait des commandes très particulières. L'usine fonctionnait de manière très artisanale jusqu'à la fin.

C'est la quatrième visite aujourd'hui. Quand on accueille des artistes dans le lieu où l'on vit il se passe toujours pleins de choses.

Aujourd'hui, nous accueillons une exposition dans l'usine : dans la salle des métiers à tisser l'artiste Jacqueline Michaud et dans la salle d'ourdissage Delphine Brouchier. Leur travail est en lien avec le féminin et leur univers se mélange très bien avec l'esprit du lieu. Bonne visite.

Une quinzaine de curieux, habitants et gens de passage, à venir visiter l'ancien tissage. On commence la visite, la porte grince, les pas résonne sur les planches de bois du parquet. Lorsque l'on rentre, on se traverse le couloir jaune et gris de l'accueil, aux murs le lavabo de pierre, les fiches de pointage... Le groupe monte au premier étage, à la salle des tissages.

Jacqueline

Ça n'a pas changé, même la couleur des murs est restée la même. L'escalier a peut-être été restauré. À gauche dans l'escalier, il y avait le bureau de Josette avec les canetières.

Dans la salle des tissages, il y a encore l'odeur de la soie, de l'acier et de la graisse.

Je suis contente de retrouver tout ça mais c'est vrai que c'est un autre temps.

Jacqueline Michaud – artiste

Ce lieu est tellement chargé d'histoires, l'on sent encore la sueur et la souffrance des femmes au travail et où on imagine les ouvrières sur leur métier à tisser.

Jacqueline

Ma belle-sœur était Mme Schmelzle, et mon père et grand-père étaient tisseurs en tant qu'artisans, je les ai vu travailler. Je continue de m'intéresser aux textiles et ça me fait plaisir de revenir ici. Mais moi je n'ai pas vraiment travaillé, j'ai fait quelques cannettes, petite.

C'étaient les jeunes ouvrières qui réalisaient les canettes. Le nœud pour relier les fils entre bobine et canetière ? Je ne sais pas, je sais le faire c'est tout, comme ça. Quand j'étais petite, on m'a montré le geste et puis je l'ai reproduit.

C'est une belle idée de faire revivre les présences des femmes qui ont travaillé là. Avant, au début du XIX siècle, les ouvrières étaient exploitées, peu soignées, elles vivaient dans les usines et dormaient dans les dortoirs. Il y a eu une époque où les usines faisaient même les trois 8 pour ne jamais arrêter leur activité. Mais pas à Saint-Julien. Pour certaines jeunes filles, c'étaient l'occasion de s'émanciper mais à quel prix ? Josette travaillait avec plaisir, et ses ouvrières étaient heureuses dans l'usine aussi, elles s'entendaient bien. Le tissage n'était pas un métier éprouvant en soi, ce sont les conditions de travail selon les époques qui le rendait difficile. D'après les témoignages récents, les conditions de travail n'étaient pas trop difficiles ni trop physiques puisque les métiers sont mécaniques. Les ouvrières étaient fières de leur métier.

Josette ne s'est pas arrêtée à l'âge de la retraite, elle voulait continuer.

Ça ne veut pas dire que tout allait bien tous les jours, je l'ai déjà vu fâchée mais ça passait vite. Les caractères s'accordaient et elles s'entendaient toutes bien.



Les quatorze ouvrières ne travaillent pas en même temps, il y a au moins deux équipes. Les machines fonctionnaient de 6h du matin à 20h le soir. De manière artisanale, les familles avaient un seul métier dans une maison. Dans les usines, au début il y avait une ouvrière pour deux métiers, ensuite pour quatre métiers à huit métiers. Et aujourd'hui dans les usines modernes, c'est une ouvrière pour quarante à quatre-vingt métiers, elles ont des patins à roulettes presque.

Il y a eu des tissus pour Hermès, Chanel, du twill. Beaucoup de mousseline de soie pour des fabricants lyonnais. C'était à la commande, elle était spécialisée sur des tissus aux couleurs unies mais avec des qualités variées. À l'origine, les fils venaient des vers à soie d'Ardèche. Les magnaneries, sont très anciennes, il n'y en plus dans la région. Les fils de Josette arrivaient par flottes depuis la Chine.

Le tissu livré au commanditaire devait être impeccable. Il fallait être très attentif lorsqu'on le manipulait. Surtout le moment de la tomber du métier, car les machines étaient graissées et l'huile noircie par le métal pouvait tâcher les coupes. À côté de ça, les ouvrières étaient impeccables, leurs blouses n'étaient jamais tâchées, elles avaient toujours les mains propres.

De la salle des métiers, par les escaliers au fond de la pièce, on monte en passant par le studio de danse, à l'ourdissage, deux étages au-dessus. Sur le palier entre les étages, des établis, des crochets et des engrenages pour les gareurs. On longe le studio de danse, les tatamis bleus, les rideaux et les ombres des fenêtres donnent envie de traverser l'espace. Au plafond demeure les axes qui entraînaient les dévidoirs. Aux murs, les supports de bois qui servaient à suspendre les écheveaux de soie avant de les positionner sur les tavelles du bobinoir pour en faire des bobines, sont devenus des décors et outils d'expression. On passe par une cuisine collective en mezzanine, dans le stock d'objets de danse, une photographie ancienne du dévidage. Un second escalier, un couloir, puis la salle d'ourdissage.

Quand on venait, on restait souvent au bureau ou au niveau du tissage.

Au mur, ce sont des affiches que les ouvrières affichaient au mur pour décorer leur endroit de travail. Elles découpaient des images qu'elles aimaient bien dans les calendriers. Le sol est encore d'origine, il reste l'huile qui coulait des métiers sur le parquet.

Tu vois, en face de l'usine, l'ancienne école, maintenant se sont des habitations particulières. Josette racontait qu'elle pouvait surveiller la cour de l'école en travaillant.

Et au-dessus, il y a une autre usine, plus discrète, c'est aussi devenue une habitation.

Au-dessus, entre les deux fenêtres donnant sur l'école et la rue Peyronnet un textile suspendu empêche les gouttes d'eau infiltrée de couler. Dessous, protégé par une housse de tissu blanc, grisée par la poussière, et ourlée de bordures de dentelles, on distingue un autel religieux.

Autrefois, l'Église était présente dans toutes les usines. Dans l'usine Perrier, sur chaque plateau sur le mur du fond, il y a un autel avec une vierge. Le travail et la religion se mêlaient. Souvent, le clergé et les patrons s'entendaient bien. Le clergé attendait des donations de patrons. En échange, le clergé tenait le peuple, il disait aux ouvriers de se tenir tranquilles, de bien faire leur travail, qu'ils avaient de la chance d'avoir leur boulot, qu'il fallait accepter leur condition de vie... Et puis, avant, les curés étaient présents pour dire aux jeunes filles des dortoirs de bien se tenir. Ils montaient la garde.

Les soirs et les dimanches, il y avait des messes qui occupaient les habitants. C'était aussi un moyen de se retrouver en dehors de l'usine. C'était la tradition, encore aujourd'hui, si tu n'appartiens à aucune communauté religieuse ou à aucun groupe, tu n'es pas toujours bien vu. Le clergé s'occupait aussi des enfants lorsque les parents travaillaient, certains après-midis les garçons pouvaient aller faire des activités, du sport, des jeux. Pas les filles. Il y avait aussi l'école privée tenue par l'Église. Les groupes ne se mélangeaient pas vraiment non plus. Le clergé servait parfois d'intermédiaire pour calmer les révoltes. C'est la loi de 1905 qui a défini la séparation de l'église et de l'État, elle montre bien qu'avant les deux entités étaient interdépendantes. Mais même après, les règlements, les tarifs, les conditions de vie, il ne fallait pas trop les remettre en cause. À l'époque il n'y avait pas de syndicats. Il fallait que quelqu'un aille le courage de prendre la tête du mouvement et aller contre les patrons, en sachant qu'il y avait toutes les chances qu'il soit mis à la porte parce que personne n'allait le défendre. Le patron avait le droit, il y avait pas de lois, rien ne l'empêchait de mettre à la porte quelqu'un qui lui déplaisait. En plus, les patrons étaient souvent impliqués dans la vie municipale, certains ont été maires.

On redescend par le studio de danse. Et lorsque l'on passe devant la porte menant au logement de Delphine et Franck...

À Charlieu, une usine a été transformée en musée. L'usine Perrier aurait pu être transformée en musée aussi. La première offre de rachat de l'usine Perrier, c'était pour en faire un musée, mais c'était trop contraignant en termes de règles d'aménagements. Ça revenait trop cher de mettre les lieux aux normes d'un musée. La sauvegarde de ce patrimoine dépend seulement de la volonté de son propriétaire – un privé – et des réglementations qui régissent tous les musées. Josette s'était posée la question de vider l'usine pour pouvoir la vendre. Les machines telles qu'elles sont actuellement dans l'usine Perrier, ça va comme ça un temps mais on. Voit bien que le fil, le tissu commencent à être coupé et sale. Beaucoup de métiers se détériorent car ils ne sont pas entretenus. Les traces de doigts sur les tissages encore sur les métiers, ça m'a choqué.

C'est l'histoire du village, il faudrait garder une trace du passé. C'était l'idée de Pierre quand il était au conseil municipal et qu'ils ont décidé d'exposer un métier dans l'ancien lavoir à l'entrée de Saint-Julien. Mais c'est un peu limité, et un métier dans un lavoir, c'est antinomique.

Et puis, il ne faut pas rester coincer dans le passé, tout ne peut pas être patrimoine. Il faut voir ce qui est passé mais aussi comment continuer à avancer et se tourner vers l'avenir.



À la fin, Josette ne s'habillait qu'en soie, elle faisait faire ses vêtements sur-mesure. Chez les teinturiers et les imprimeurs, ils lui donnaient quelques coupons, parfois parce qu'il y avait un défaut et qu'il ne serait pas accepté par le donneur d'ordre. C'est le donneur d'ordre, le client, qui donnait les spécificités pour le tissage. Josette n'était pas créatrice textile mais faiseuse. Quand elle allait chez ceux qui passaient les commandes, ils lui montraient ce qu'ils avaient fait de la soie, elle repartait avec quelques échantillons ou des métrages, des fois des foulards. Elle les donnait ou les vendait. Quand elle nous donnait des foulards de marque de luxe, il ne fallait pas le crier sur tous les toits.

Le lendemain, au petit-déjeuner, Jacqueline explique son éloignement progressif avec le village et l'activité textile de ses parents.

Josette recevait ces flottes dans de grands sacs de jute et de coton, eux même mis dans de grands cartons, on récupérait cet emballage. Le plastique est arrivé bien après, tout était en métal émaillé, en bois, ou en tissu.

Les usines ne travaillaient pas pour les mêmes maisons.

Avec Guy, on a souvent rapporté des coupes de soie à Lyon, Place Tolozan, pour Josette quand on passait à Saint-Julien en voiture.

Je n'ai jamais envisagé un métier manuel. Je me disais que j'avais envie d'aller voir plus loin que le village. J'ai hésité entre être ingénieure chimiste, pour une femme c'était déjà quelque chose d'assez exceptionnelle. Puis, je me suis dite professeure d'anglais, car si ça me permettait de travailler et d'élever des enfants. Je voulais être indépendante et avoir une vie de famille.

Mes grands-parents m'ont poussée à étudier, j'ai appris à lire facilement, à quatre ans... de bonne heure ! J'ai eu une bourse d'étude de l'État pour aller en pensionnat. Je savais qu'il ne fallait pas se loucher, il ne s'agissait pas de redoubler, sinon c'était retour à la case départ. En étant l'ainée de cinq enfants, je me rendais bien compte que si je perdais ma bourse ça allait poser problèmes et que je serai obligée d'arrêter mes études. À ce moment-là j'aurais réfléchi à un métier manuel !

Mon idée était de quitter le village, peut-être parce qu'avant d'arriver à Saint-Julien, nous avions vécu quelques années à Paris. Quand nous sommes revenus à Saint-Julien, j'ai été envoyée à l'école de filles, en CM1 ou CM2, et je n'apprenais rien, je m'ennuyais. Et revenir au village, en tant qu'enfants, je me suis retrouvée un peu limitée, c'est pour ça que j'ai été envoyée en pension à Saint-Étienne. Ma sœur est venue en pension avec moi, mais ça ne lui a pas plu, elle n'a pas passé le Bac. Du coup, elle a travaillé en tant que tisseuse avec mes parents, puis elle s'est mariée, à un mari horrible, et elle a eu trois fils – elle a divorcé par la suite. Mes parents ont quitté leur tissage à Saint-Julien quand j'étais au milieu de mes études supérieures, j'étais en Angleterre. Une fois j'ai dit à mon père « Quand je suis à Saint-Julien c'est toi qui décides. Mais quand je suis à Lyon, je pourrais faire le trottoir que tu ne pourrais rien dire ! », il ne me répondait pas, il savait que je me révoltais.

Mes frères ont fait des métiers manuels. Ils ont repris une petite usine de tissage dans l'Isère, en espérant que ça marcherait mieux qu'à Saint-Julien, mais ça n'a pas mieux marché. Mes jeunes frères travaillaient avec eux. Quelques années après, mon père a cessé d'être tisseur. Il n'y avait plus d'avenir dans le textile. Et ils ont tous suivi des formations de reconversion pour devenir plombiers. Ils ont monté une entreprise familiale en s'installant à Brignoles, vers Toulon. Puis, tout le monde s'est éparpillé.

